

## **40<sup>ème</sup> anniversaire de la disparition de Robert Schuman**

### **Une volonté simple**

**par Jean-Pierre PRÉVOST**

***Quarante ans après le décès de Robert Schuman le 4 septembre 1963, ces lignes, empreintes de l'émotion causée par le décès de Robert Schuman, nous paraissent n'avoir rien perdu de leur actualité.***

***Texte paru dans Combat du 5 septembre 1963 ; Jean-Pierre Prévost était alors rédacteur en chef de Forces Nouvelles, membre de la Commission exécutive nationale du MRP.***

Aux yeux de l'histoire, Robert Schuman apparaîtra surtout comme le véritable initiateur de l'Europe. Cinq années seulement après la fin des hostilités, il avait eu le courage tranquille de proclamer à la face du monde : « L'Europe n'a pas été faite, nous avons eu la guerre. L'Europe ne se fera pas d'un seul coup... Le rassemblement des nations européennes exige que l'opposition séculaire de la France et de l'Allemagne soit éliminée... ». Il eut ensuite le mérite de ne pas se contenter de discours, mais, en dépit des oppositions les plus résolues, de poursuivre obstinément son chemin et de poser la première pierre de l'Europe communautaire, le pool charbon-acier.

Au soir de sa mort, pourtant, ceux qui l'ont approché, qui l'on connu et qui se sont attachés à lui songent à un autre Robert Schuman, à l'homme de bonne volonté, au politique honnête et modeste, au croyant aussi qu'il ne se cachait pas d'être.

Quoi de plus insolite pour celui qui pénétrait dans le Parlement déjà fébrile des années 50 que cette silhouette discrète, effacée, pour tout dire démodée, qui cachait l'un des hommes les plus écoutés de la République ? Il était à l'époque, parlementaire depuis près de quarante ans, il connaissait les traditions, les usages, le langage, et son expérience souvent le servit, mais ce fut par d'autres voies qu'il s'imposa.

Il fallait l'entendre parler pour comprendre le secret de son autorité. Sans éloquence, d'une manière lente, le geste rare, il ne cherchait pas à plaire, pas même à convaincre, mais à faire admettre ce qui était pour lui de pures évidences. Homme simple, il entendait servir des idées simples. Lorsque la grève devient insurrectionnelle

et que la liberté du travail n'est plus respectée – c'était en 1947, et les « communistes, à l'époque, étaient staliniens – il faut rétablir l'ordre dans la rue et la paix sur les lieux de travail. Ce fut sa première grande bataille. Il la gagna à sa manière, sans hausser la voix, mais sans céder d'un pouce. Et c'est de la même façon qu'il engagea ensuite la longue bataille de la construction européenne.

Profondément chrétien, comme Adenauer, comme De Gasperi, ses convictions religieuses firent longtemps soupçonner ses projets européens. C'était ne pas le connaître ? Vivant dans son temps, il voulait avant tout établir la concorde en Europe. Et son destin, en son secret le plus profond, se rapproche de celui de Jean XXIII. L'un et l'autre, sortis de l'ombre à un âge déjà avancé, tentèrent avec la même simplicité, selon leurs possibilités et leurs convictions, de servir la paix du monde.

Mais à la différence de Jean XXIII, Robert Schuman ne connut pas la popularité aussi longtemps qu'il resta au pouvoir. Injurié par les communistes et les gaullistes coalisés contre sa politique, le rouge lui montait parfois au front mais il sut toujours se dominer et ne pas répondre aux provocations. Ses yeux seulement demeuraient tristes et la pureté malicieuse de son regard que lui connaissaient bien ses amis, s'altérait un instant.

Militant dévoué au MRP, il y occupait une place éminente. Homme de parti, il ne savait certes pas se faire partisan et ceux-ci lui reprochaient d'avoir entraîné le MRP dans le gouvernement d'Antoine Pinay ou ceux-là de ne pas s'être opposé au gouvernement de Pierre Mendès France. Mais respecté par tous, il fut en définitive entièrement suivi au sein de son parti.

Autour d'un tel homme, les polémiques ne pouvaient que s'épuiser et les suspicions s'évanouir. Il n'avait rien demandé pour lui, il n'avait rien exigé des autres sinon leur bonne volonté. Il força le respect d'abord, l'estime ensuite et au bout du compte l'attachement.

Arraché à la politique par la maladie, il aurait aimé quitter la vie, sans bruit. Ce furent ses dernières volontés. Ce n'était pas possible. Mais puisse l'émotion provoquée par sa disparition, puissent ses déclarations et discours ne pas étouffer le message d'un homme simple qui voulut, là où il était placé, servir de son mieux ses idées et son pays, sans ambition excessive ni pour lui, ni pour son parti, ni pour son pays et qui, arrivé au faîte des responsabilités sut se mettre tout entier au service de la paix.

N'est-ce pas à une époque où il est devenu banal de mépriser la politique et de bafouer ceux qui s'y engagent, ou de condamner partis et parlement, un témoignage qui doit demeurer exemplaire.

***Jean-Pierre PRÉVOST***